

L'éducation entre Moi et Moi social

Chalmel, L. (2018). Pour aider l'individu à (re) construire ses compétences langagières tout au long de sa vie, faut-il risquer le pédagogique ? Dans G. Komur-Thilloy et S. Djordjevic (dir) *L'école, ses enfants et ses langues*. Paris : Orizons.

[...] Que signifie éduquer un enfant aujourd'hui ? Il nous faut considérer les différents partenaires : qui joue, qui est hors-jeu et comment les choses se construisent-elles ?

Partons d'une première évidence : nous sommes tous, d'un certain point de vue, des êtres bipolaires, en ce sens où nous sommes habités par deux instances, que j'appellerai, pour simplifier, celle du « moi » et celle du « moi social ». L'instance du moi, symbolise l'unité. Chacun est singulier, différent, il constitue une unité. Il est propriétaire de son histoire. La construction du moi est une construction biographique. Les apprentissages linguistiques participent naturellement à cette construction biographique. Je suis mon histoire, nécessairement singulière et différente de celle des autres, y compris d'ailleurs à l'intérieur d'une même fratrie. Les frères et sœurs n'ont pas la même histoire. Ils partagent un certain nombre d'évènements bien-sûr, mais leur héritage n'est pas le même. Dès la naissance, le moi va exprimer un certain nombre de besoins qui se transformeront ensuite en envies et que chacun de nous porte : c'est ce que Jean-Jacques Rousseau appelait le développement naturel de l'individu, celui qui est poussé par les lois de la nature.

Dans son *Emile*, J.-J. Rousseau anticipe les contradictions qui résultent de cette tension permanente entre générique (la norme scolaire) et le spécifique (les aspirations de l'individu), lorsqu'il affirme en particulier l'impossibilité d'une éducation simultanée de l'individu et du citoyen :

L'homme naturel est tout pour lui ; il est l'unité numérique, l'entier absolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou à son semblable. L'homme civil n'est qu'une unité fractionnaire qui tient au dénominateur, et dont la valeur est dans son rapport avec l'entier, qui est le corps social. Les bonnes institutions sociales sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter son existence absolue pour lui en donner une relative, et transporter le moi dans l'unité commune ; en sorte que chaque particulier ne se croit plus un, mais partie de l'unité, et ne soit plus sensible que dans le tout [...] Ces deux mots de patrie et citoyen doivent être effacés des langues modernes. (Rousseau 1996 ; 39-34)

L'éducation de l'individu, du « moi », ne peut ainsi être combinée avec celle du citoyen, ou « moi social ». De fait, Rousseau considère l'éducation comme un processus de dénaturation du moi/individu, entier numérique, au profit du moi social/citoyen, entité relative au corps social. La relativité des normes sociales, culturelles par essence, s'oppose ici à la connaissance du moi dans ses besoins et ses aspirations. Adhérer aux valeurs sociales c'est donc prendre le risque de la relativité et,

en cas d'acculturation impossible, le risque d'une exclusion dont le corolaire reste la constitution d'un moi marginal.

Cohabitant avec le moi dans un même individu, le moi social est dans nos sociétés objet d'éducation par excellence. Le moi social réponds à la question : qu'est-ce que la société veut que nous devenions ? Par quel moyen allons-nous trouver une place dans l'univers social auquel nous appartenons ? Le moi social est une instance extérieure à l'enfant, à l'adolescent, à l'adulte, et est l'objet d'une forte pression éducative dans les pays latins. L'instance du moi est portée par les individus dans leur biographie. L'instance du moi social est diligentée par la société. Dans les pays latins, ce moi social va focaliser pour l'essentiel l'attention éducative. C'est dans ce contexte qu'il faut resituer la migration du Français Langues étrangères (FLE) vers le français langue d'intégration (FLI).

Voici donc la situation que l'on peut comprendre aujourd'hui : le développement du moi et du moi social sont parallèles pour chaque individu, mais non symétriques. L'objet du processus éducatif dans un système normatif correspond à une démarche de dénaturation (*cf.* Rousseau). Il contrarie très largement les aspirations de l'individu, au bénéfice d'un idéal de conformation au moi social. Entrer dans les normes, respecter les normes en est la finalité ultime. Tout handicap pour y accéder doit être rejeté, corrigé ou même ignoré. Les parents, en éducation familiale, savent que la fréquentation d'environnements culturels socialement valorisés, artistiques, musicaux ou sportifs sont autant de clés pour ouvrir des portes sur l'avenir de leurs enfants. Et quand on parle d'activité musicale en éducation familiale, il s'agit plus de piano que de guitare électrique, de natation que de karaté. Certaines pratiques de « loisirs » sont considérées comme des vecteurs sociaux de réussite et d'intégration sociale. Le résultat de cette pratique sociale familiale est l'inflation de la part du moi social dans la dimension éducative. Ce processus s'initie très tôt, très, très tôt. Et donc, le potentiel porté par le moi est condamné à céder le pas. Les pays latins jouent l'éducation par le moi social contre le moi. Le métissage est ici source d'incohérence : on ne sait pas où on va et on perd des individus en cours de route.

Le pédagogue Célestin Freinet écrivait dans l'un de ses ouvrages : « Si nous demandions aujourd'hui aux instituteurs en France à enseigner à faire du vélo, nous n'aurions pas beaucoup de cyclistes ». Cette analyse est frappée de bon sens. Elle donne une image assez concrète de ce que le renforcement du moi social veut dire du point de vue des apprentissages. Parce que, dit-il, on s'empresserait de mettre dans les salles de classe de belles bicyclettes d'exercice solidement rivées au sol. On leur apprendrait certes à quoi servent les freins, comment calculer la transmission de l'énergie entre le dérailleur et le pédalier. Mais il y a une chose qu'on ne leur apprendrait certainement pas, c'est à monter sur le vélo et à trouver son équilibre...

Les sociétés latines, les nôtres, sont celles où l'on apprend plus aux enfants à tomber. Nous vivons dans les sociétés de l'interdit de la chute ou de l'échec. Mais le déni de la chute induit l'impossibilité à se

relever et à voler de ses propres ailes. Ce processus se déroule selon les principes de la proportionnalité inversée au long de la scolarité : le moi social, l'exigence de la réussite s'affirme toujours plus et le moi et ses ressources diminuent.

Le corolaire d'une telle centration presque exclusive sur la seule conformation aux exigences du « moi social », reste qu'à tous les niveaux du développement humain, il peut y avoir ce que nous appelons des situations de « fracas ». Ces situations apparaissent à chaque fois que le moi n'arrive plus à intégrer les normes. C'est le problème du gamin qui n'apprend pas à lire et qui très vite va être marginalisé, parce qu'il est différent, ou de celui qui ne comprend pas la priorisation des langages etc. Le fracas du moi social, détruit l'estime de soi : je suis par terre au point de vue de mon intégration dans la société, je ne peux faire un pas de plus.

Pour répondre aux situations de fracas, les pays latins mettent massivement en place des dispositifs de remédiation, de soutien. Nous créons des classes spécifiques, des accompagnements divers et variés. Cela risque de conduire l'individu vers un mode de resocialisation alternatif : celui du « moi marginal ». « Je ne suis pas comme les autres, je vais en prendre conscience donc chercher à m'intégrer d'une autre manière ». Le développement du moi marginal est un véritable problème sociétal ; c'est aussi une question éducative majeure car les socialisations marginales concentrent les problèmes liés à la délinquance, aux addictions, aux replis communautaires qui conduisent à s'échapper de la pression sociale en se construisant une autre identité. On ne récupère jamais un individu fracassé en recollant les morceaux. Que ce soit dans une dimension thérapeutique ou éducative.

Nous sommes confrontés par exemple, à des parents dont les enfants ont des problèmes de niveau de langue qui les empêchent d'intégrer de manière sereine leur moi social. Ses parents présentent le plus souvent une réaction de déni. C'est-à-dire qu'ils refusent d'admettre les choses telles qu'elles sont vraiment, malgré le diagnostic posé. La réaction de déni est omniprésente. Une telle réaction de déni est une conséquence de la construction sociale exclusive des individus. Or seule la sortie du déni permettra de passer du repli identitaire vers une demande d'accompagnement. La résilience aide à la sortie du déni pour penser que l'écriture d'une autre vie est possible. D'une certaine manière, les conduites résilientes, permettent le passage du rejet à une demande d'accompagnement. Ce qui est tout à fait autre chose. Il s'agit d'une construction complexe, nécessairement individualisée. Et si le système éducatif ne guérit pas, il n'accompagne pas vraiment non plus. [...]